

LES INFLUENCES DE L'ART ORIENTAL ET LES GOTHS DANS LE MIDI DE LA FRANCE, par M. J.-A. BRUTAILS.



CE QUI fait l'intérêt de l'archéologie, c'est moins d'enregistrer les faits que de saisir les rapports de causalité qui les unissent, de déterminer les raisons d'où ils sont sortis. L'étude des influences est, à coup sûr, une de celles qui attirent le plus vivement les archéologues. C'est aussi, par malheur, l'une des plus difficiles, et il convient de ne procéder en ces matières qu'avec une extrême circonspection.

Il faut, d'abord, se bien pénétrer de cette idée que les analogies peuvent se produire spontanément, sous l'action de circonstances semblables, sans qu'il existe entre les deux faits analogues une relation effective. Certaines formes sont banales; elles appartiennent à un fonds commun où puise toute l'humanité. C'est le cas de quelques marques lapidaires, qui ont été gravées dans les pays et aux époques les plus divers : à Tarragone par les Ibères, à Pompéï par les Osques, dit-on, en Algérie par des ouvriers de nationalité indéterminée, en bien d'autres endroits, et notamment en Crète, si je ne me trompe, enfin dans nos régions par les appareilleurs du moyen âge. C'est encore le cas du dessin que l'on obtient en traçant une circonférence et ensuite, avec la même ouverture de compas, six arcs de cercle dont les centres sont six points équidistants pris sur cette circonférence. Nous avons tous, étant enfants, fait ce dessin primitif et, si la lune est habitée, cette figure y est vraisemblablement en honneur, comme dans notre planète. Courajod est donc tombé dans l'erreur quand il a dit de cet ornement qu'il est « essentiellement oriental ⁽¹⁾ ».

Mais d'autres formes sont plus compliquées et plus originales, et quand on les retrouve sur deux œuvres il est permis de conclure à l'imitation de l'une de ces œuvres par l'autre ou à la reproduction d'un modèle commun.

Ce sont les observations de ce genre, maintes fois répétées, qui ont fait pénétrer dans la doctrine archéologique les théories actuelles sur les influences. L'archéologie obéissait jadis à des tendances plus simplistes : elle n'était pas éloignée d'établir entre les divers pays et dans chaque pays entre les diverses périodes des cloisons étanches. Ces principes commodes ont fait place à des vues plus exactes, mais plus complexes. L'examen attentif des faits

(1) *Leçons professées à l'École du Louvre.*—Paris, Picard, 1899-1903; 3 vol. in-8°; t. I, pp. 122-123.

permet de se rendre compte que les artistes du moyen âge savaient sortir de leur milieu et se soustraire au style ambiant, pour chercher en d'autres époques ou en d'autres contrées la solution de certains problèmes.

On ne saurait contester, par exemple, que les admirables tailleurs d'images du XIII^e siècle se sont parfois inspirés de l'antique. Ce mouvement, qui a, dans l'Italie méridionale, abouti à une véritable Renaissance ⁽¹⁾, n'a été ailleurs qu'un « incident », pour employer l'expression de M. André Michel ⁽²⁾; mais les quelques œuvres qui en sont résultées comptent parmi les plus intéressantes de l'art médiéval : Visitation de Reims et statues de Bamberg, avec leurs draperies si curieusement traitées, dessins tracés par Villard de Honnecourt sur son album, etc.

D'autre part, les artistes s'essayaient aussi à l'imitation d'œuvres étrangères : il y a longtemps que Viollet-le-Duc ⁽³⁾ a noté dans une église du XII^e siècle, à Brives (Corrèze), des chapiteaux de style arabe, et il existe à profusion des sculptures romanes où des félins sont visiblement copiés sur des modèles orientaux.

Il est donc établi que les influences sont possibles. La question est de savoir dans quelle mesure elles se sont exercées.

*
* *

La querelle qui divise *romanistes* et *orientalistes* a pris un ton plus vif avec Louis Courajod († 1896). Ancien élève de l'École des Chartes, conservateur de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, Courajod, qui n'avait pas fondé de famille, reportait sur ses études toute la passion de son âme ardente et généreuse. Son œuvre est faite d'observations méticuleuses et d'inductions parfois hardies jusqu'au paradoxe. Chargé du cours de l'histoire de l'art à l'École du Louvre, il menait une bataille souvent trop bruyante pour des idées de valeur fort inégale, tantôt justes et tantôt inadmissibles. Il les clamait, d'ailleurs, avec la verve d'un poète, avec la fougue d'un apôtre ⁽⁴⁾.

Pendant l'enquête très étendue qu'il avait conduite, Courajod avait été frappé de certaines affinités entre les architectures orientale et occidentale. D'autres avant lui avaient fait la même constatation : dans son livre fameux

(1) E. BERTAUX : *L'art dans l'Italie méridionale*; t. I, pp. 711 et suivantes.

(2) ANDRÉ MICHEL : *Histoire de l'art*; t. II, vol. I, p. 154. — Cf. les observations de M. Enlart dans le *Bulletin monumental* de 1906, pp. 512-513.

(3) *Dictionnaire raisonné d'architecture*; t. VIII, p. 200, fig. 38.

(4) Courajod donnait parfois à sa pensée une expression d'énergie singulière. Certaines de ses phrases sont classiques parmi les archéologues, celle-ci notamment : « Les vérités que je vais soutenir devant eux (les auditeurs), et dont je veux leur confier le dépôt, attendent, montre en main, depuis soixante ans, une audience à la porte de l'opinion publique » (*Leçons*; t. I, p. 260).

sur *l'Architecture byzantine en France*, Félix de Verneilh avait conclu à une importation du type des églises d'Aquitaine voûtées en coupole. Le marquis de Vogüé avait affirmé, de même, les emprunts faits par l'Occident à l'Orient, dans son bel ouvrage sur *l'Architecture civile et religieuse du premier au sixième siècle dans la Syrie centrale*, et Viollet-le-Duc, dans les derniers volumes de son *Dictionnaire raisonné d'architecture*, avait prêté à cette thèse le secours de sa dialectique redoutable. Courajod serra la question de plus près; plus documenté et plus résolu, il posa le problème avec sa belle intrépidité coutumière. Il fallait dire comment les formules avaient été transportées d'un pays dans l'autre, par quel véhicule: ce véhicule, Courajod crut l'avoir trouvé dans les Goths, dans leurs pérégrinations et dans leurs invasions.

Avant Félix de Verneilh et depuis Courajod, d'autres savants ont signalé des influences plus ou moins réelles de l'art oriental sur l'art occidental. M. Dieulafoy a prétendu que la Perse avait fourni des principes à nos constructeurs, et M. Choisy a recueilli cette assertion risquée dans sa remarquable *Histoire de l'architecture*. A l'heure actuelle, un groupe d'archéologues revendique pour la civilisation hellénistique mêlée d'apports asiatiques la gloire à peu près exclusive d'avoir donné naissance à l'architecture romane.

On sait la part que tenaient dans le monde romain finissant les grandes villes du Levant, Ephèse, Antioche, Alexandrie. C'est sur ces points que se serait élaboré, dans les premiers siècles de notre ère, l'art nouveau qui allait gagner le monde chrétien. Un savant autrichien, M. Joseph Strzygowski, professeur à Gratz, a consacré à cette thèse divers livres, *Kleinasien, Orient oder Rom*, etc., où il dépense beaucoup d'érudition à enfoncer une porte déjà ouverte par Courajod. De ces études de Strzygowski, M. Diehl, professeur à la Sorbonne, a résumé les idées maîtresses dans l'un des chapitres de ses *Études byzantines* (1). M. Diehl, plus maître de sa pensée, ne va pas, à beaucoup près, aussi loin que M. Strzygowski; il reste fort en deça des conclusions de ce dernier.

En somme, le débat reste ouvert: «L'Orient ou Rome?» Cette question se dresse toujours devant les archéologues qui, non contents d'étudier l'architecture médiévale dans ses résultats, voudraient en pénétrer les causes, en discerner, à travers l'espace et le temps, la source mystérieuse et merveilleusement féconde.

Je ne prétends point, certes, traiter ce problème périlleux dans les pages hâtives qui vont suivre. Je me bornerai presque uniquement à reproduire quelques réflexions (2) concernant l'influence des Goths; encore limiterai-je

(1) Ce chapitre est la reproduction d'un article publié dans le *Journal des Savants* de 1904.

(2) Un grand nombre de ces réflexions sont déjà exposées dans mon livre *L'Archéologie du moyen âge et ses méthodes*; pp. 103-142.

mon examen au Midi de la France et aux théories de Courajod recueillies dans le tome premier de ses *Leçons professées à l'École du Louvre*.

*
* *

Cet exposé des théories de Courajod est imprécis; plusieurs causes concourent à ce résultat : d'abord, des études où sont constamment rapprochés motifs de décoration et procédés de construction exigeraient une illustration très abondante. Les conférences de Courajod n'étaient souvent, en somme, que les commentaires de projections lumineuses : les images manquant à peu près dans le livre, le commentaire perd beaucoup de sa portée. En second lieu, ces conférences ne sont pas publiées *in extenso*; un certain nombre ne sont même pas publiées du tout. Il existe donc dans le développement de la pensée du maître des lacunes importantes et répétées. Maintes fois, il invoque le bénéfice d'une démonstration qui ne se trouve pas dans l'ouvrage. Il faut bien dire, enfin, que Courajod se laissait entraîner par la chaleur de la discussion et que dans ses périodes enflammées la logique est trop souvent en défaut. L'harmonieuse ordonnance n'était pas moins sacrifiée : telles idées sont reproduites à satiété, à tout propos, et de son système il faut rechercher, un peu dans tous les chapitres, les membres épars. Le voici, reconstitué et résumé, tel que j'ai cru le comprendre.

Courajod estimait que, dans l'analyse des causes d'où est sorti l'art médiéval, on néglige trop les instincts de race et les influences du milieu :

«Jusqu'à présent, pour expliquer la formation du style du moyen âge, on a pris ordinairement un être de raison; on l'a mis en face d'un problème de construction et de décoration à résoudre. On l'a supposé isolé de toute la civilisation et de toute la société dont il est l'héritier ou le contemporain (1).»

Contre cette tendance à l'abstraction, Courajod a énergiquement réagi. Avant de se demander ce qu'une génération a produit en fait d'architecture, il tient à savoir qui elle est et d'où elle vient; chez lui l'histoire, constamment, devance l'archéologie. C'est ainsi qu'il attribue une action considérable, dans l'évolution de l'art, à l'avènement du Christianisme. Le religion nouvelle emporta dans son essor l'architecture orientale. Déjà, l'art des Catacombes était «néo-grec», «gréco-latin» (2). L'immigration des Syriens, au sens large du mot *Syrus*, les relations commerciales favorisèrent ce changement, auquel les invasions barbares donnèrent une impulsion décisive.

Dans cet art des Barbares, Courajod distingue deux courants : l'un vient de l'Inde : c'est l'art germanique, lequel atteint son apogée dans les pays

(1) *Leçons*; t. I, p. 424.

(2) *Leçons*; t. I, p. 399.

scandinaves; l'autre, originaire de Perse et d'Assyrie, a pris contact avec la civilisation byzantine. C'est ce courant qui a charrié chez nous l'art des Goths (1).

«Au v^e siècle, on appelait Goths tous les Ariens de couleur blanche qui parlaient la même langue. Les Goths, à l'époque des premières années du Christianisme, occupaient la contrée située entre la Baltique et la Mer Noire, la Theiss et le Tanaïs. Leur nation comprenait deux grandes tribus qui devaient leur nom à leur situation géographique : les Ostrogoths ou *Goths orientaux*, les Wisigoths ou *Goths occidentaux*, séparés des premiers par le Borysthène ou Dniéper.

» Les Wisigoths demeurèrent longtemps sur la rive gauche du Danube; une invasion des Huns les en chassa en 376. Ils traversèrent le fleuve sous la conduite d'Atharic et s'établirent dans la Thrace et la Mœsie, où Valens, associé à l'empire en 364 par son frère Valentinien I^{er} et chargé de gouverner l'Orient, leur avait accordé des terres à la condition d'accepter les lois romaines et d'embrasser l'Arianisme (2).»

Soulevés contre l'Empire et vainqueurs en 378, les Goths furent contraints à la paix l'année suivante. Leur roi Atharic mourut à Constantinople en 382. Chargés par Rome de reconquérir l'Espagne, ils s'y installèrent pour leur propre compte. Leurs rois résidèrent à Narbonne et, après 411, à Barcelone, à Toulouse, etc. Courajod omet ce fait essentiel que les Wisigoths, battus par Clovis à Vouillé, en 507, durent, à la suite de cette défaite, abandonner l'Aquitaine.

Ici, la question se pose de savoir à quel point était arrivée la culture artistique chez les Goths. Voici comment Courajod y répond :

«Les Goths (Wisigoths et Ostrogoths), pas plus que les Lombards à leur suite, n'ont pas apporté, comme on l'a fort bien dit, des contrées lointaines, orientales, septentrionales, où ils avaient longtemps vécu dans une barbarie ignorante de la construction en pierre, une architecture spéciale, un art de bâtir en pierre préconçu et déjà organisé. Mais, en entrant en Italie, en adoptant quelques-uns des arts antérieurs tels qu'ils les trouvèrent installés à Ravenne et dans le nord de la Péninsule, en s'assimilant la culture impériale telle qu'ils la rencontrèrent sur leur passage, en emportant cette même culture et en la répandant partout autour d'eux dans leurs conquêtes, ils la compliquèrent, la pénétrèrent à la longue de quelques-uns de leurs instincts de race (3).»

Voilà donc les Goths, «infiltrés de culture néo-grecque (4)», installés,

(1) *Leçons*, t. I, pp. 222-223. — Cf. pp. 185 et 194-196.

(2) *Leçons*; t. I, pp. 128-129. — Sur les invasions des Goths en France, voyez LONGNON : *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*; pp. 42 et suivantes.

(3) *Leçons*; t. I, p. 426.

(4) *Leçons*; t. I, p. 354.

depuis les débuts du v^e siècle jusqu'aux premières années du vi^e, dans le sud-ouest de la Gaule. Ils y apportent des germes byzantins qui lèveront en une floraison de sarcophages et d'édifices.

Cette thèse de l'importation d'une architecture par des barbares, par des nomades, était, malgré tout, bien hardie. Aussi Courajod s'est-il ingénié à l'étayer de textes, qui montrent les Goths maçons et dont il s'autorise pour parler de «l'élément constructeur goth⁽¹⁾». Car «il y eut», nous dit-il, «des maçons... goths⁽²⁾», et quand il constate que les Barbares n'ont laissé ni architecture en pierre ni grande sculpture en pierre, il a soin de spécifier que les Goths font exception⁽³⁾. Les bâtisseurs appelés en Angleterre pour y élever les premières églises de pierre, dès le vi^e et le vii^e siècles, «étaient des Grecs, ou des Goths, ou des Lombards, ce qui, au fond, est la même chose au point de vue des doctrines décoratives.» Enfin, Courajod en vint à penser que l'usage du moyen et du grand appareil fut probablement, en France, une innovation due aux Goths.

En somme, tout ce que les chroniqueurs nous racontent de l'influence romaine à l'époque mérovingienne et carolingienne doit être entendu en ce sens qu'il s'agit d'influences byzantines, en grande partie apportées chez nous par les Goths. «Si, du vi^e au x^e siècle, l'ombre du nom romain a continué de peser sur le monde⁽⁴⁾», les éléments actifs qui transformaient l'architecture étaient orientaux et barbares.

Telle est la thèse de Courajod. A la vérité, elle ne se présente pas aussi nettement. Çà et là, il a laissé échapper des contradictions : en ce qui concerne, par exemple, les constructeurs appelés en Angleterre, il admettait à certains jours que la plupart étaient des Lombards, «les Lombards ayant presque, à partir du viii^e siècle, en Italie, le monopole de la construction⁽⁵⁾.» Page 168, on lit : «Les constructions en pierre de l'époque mérovingienne sont donc entièrement l'expression du travail du peuple envahi, et la main des Barbares ne peut pas s'y reconnaître dans l'exécution.» Page 448, parlant de la construction gallo-romaine, Courajod signale «la survivance de cette architecture conservée dans sa main d'œuvre par les ateliers de maçons et reconstituée par les moines à la voix d'Eginhard et les théories de Vitruve à la main.» «Pour l'aspect général de la construction, pour l'emploi de certains appareils et même pour la sculpture en ivoire et quelques arts industriels, c'est l'esprit latin qui, dans l'œuvre complexe et le mélange des influences rivales, paraissait dominer à la veille de la radicale transforma-

(1) *Leçons*; t. I, p. 399.

(2) *Leçons*; t. I, pp. 158-159.

(3) *Leçons*; t. I, p. 174.

(4) *Leçons*; t. I, p. 411.

(5) *Leçons*; t. I, p. 380.

tion» qu'opéra l'architecture romane ⁽¹⁾. Si on prend à la lettre ces différentes propositions, on ne voit plus bien à quel moment il faut placer l'hégémonie de l'art barbare, le triomphe de la *manus gothica*.

Il convient de n'être pas trop sévère pour les faiblesses de ce genre : elles résultent de la fougue que Courajod dépensait à poursuivre la vérité. Mais il était bon de les indiquer, afin de bien montrer que, sous les affirmations intransigeantes, sa pensée était un peu indécise.

*
* * *

L'erreur la plus grave peut-être de toute cette théorie a trait à l'aptitude qu'auraient eue les Goths pour la propagation de l'architecture orientale.

Il paraît bien que les Goths ont répandu dans le monde barbare des formules d'un art industriel primitif, de ce que Courajod dénommait « l'art des fibules ». C'est l'avis de l'homme qui a, en France, le plus d'autorité en ces matières, le baron de Baye ⁽²⁾. Mais, M. de Baye a eu soin de le déclarer, l'art que les invasions ont porté dans nos pays n'était pas l'art byzantin ⁽³⁾.

En outre, l'ensemble de cet *art des fibules* était commun aux diverses tribus germaniques. Courajod en convient d'ailleurs : l'art des Francs, dit-il, « est peu différent du sentiment de l'art wisigoth et de l'art burgonde ⁽⁴⁾. M. de Baye a constaté que ces appellations : art wisigoth, art burgonde, sont d'ordre géographique et non pas ethnographique. Les objets sont qualifiés ainsi, non d'après leurs caractères intrinsèques, mais d'après le lieu de leur découverte et suivant que ce lieu a été sous la domination des Francs, des Wisigoths, des Burgondes ⁽⁵⁾. Il se passe, d'ailleurs, quelque chose de pareil dans l'histoire des écritures, où les termes de lombardique, wisigothique, etc., ont une valeur géographique ⁽⁶⁾.

Des érudits se sont ingénies à chercher des caractéristiques à l'art goth. Alexandre Bertrand lui attribuait en propre une sorte de verroterie cloisonnée d'un style original ⁽⁷⁾. M. Barrière-Flavy a repris la question avec beaucoup de bonne volonté ⁽⁸⁾. On ne peut s'occuper ici de l'art goth que dans son influence sur l'architecture médiévale. Ce n'est pas le lieu de rechercher s'il

(1) *Leçons*; t. I, p. 448.

(2) Voir, par exemple, *Antiquaires de France, Bulletin* de 1905; p. 220.

(3) *Antiquaires de France, Mémoires* de 1894; p. 138.

(4) *Leçons*; t. I, p. 538.

(5) *L'Anthropologie*, 1890; p. 387.

(6) PROU : *Manuel de paléographie*, 2^e édition, p. 37.

(7) CHAVANNES : *Notice sur la vie et les travaux de M. Alexandre Bertrand*, dans les Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions, 1904; p. 265.

(8) *Études sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France; Industrie wisigothique*.

est permis de reconnaître, à quelque détail infime, une fibule wisigothique d'une fibule franque.

Courajod soutenait la négative : «Au point de vue de l'ornement des objets industriels, il n'est pas possible de séparer les Goths des autres barbares (1).» Mais quand même on relèverait des différences entre les diverses branches de l'art barbare, il resterait à prouver que les traits particuliers à l'art wisigothique ont passé dans l'architecture.

Il existe bien, sur la façade de l'église Saint-Maur de Glanfeuil, une dalle gravée qui représente un oiseau à bec crochu; Courajod n'a pas manqué de le comparer aux oiseaux analogues que l'art barbare affectionnait (2) et il s'est, là-dessus, quelque peu échauffé :

«Peut-être, me direz-vous, c'est un oiseau quelconque; c'est une fantaisie d'ouvriers; cela ne prouve rien; c'est le hasard; c'est une composition enfantine. Je n'accepte pas cette réponse (3).» Il eût mieux valu l'accepter cependant : cette gravure très grossière figure peut-être un gallinacé. S'il faut absolument y voir un oiseau à bec crochu, les oiseaux de chasse et la fauconnerie tenaient une assez large place dans les préoccupations des gens du moyen âge (4) pour que l'on n'ait pas à chercher ailleurs le sujet de cette gravure, qui ne saurait, en aucun cas, suffire à démontrer une influence appréciable.

Ainsi Courajod n'a pas prouvé les emprunts faits par la décoration monumentale à l'art des Goths, et je ne crois pas émettre une opinion imprudente en affirmant que, ces emprunts, on ne parviendra jamais à les établir.

*
* *

L'art goth dont il est question dans les lignes qui précèdent est l'*art des fibules*. Courajod estimait, au moins à certains moments, que les Goths en avaient un autre. Il ne pensait sûrement pas aux boucles de ceinturon ou aux agrafes de manteau quand il écrivait : «L'art goth, ou l'art professé en Italie sous les Goths, a été profondément néo-grec ou byzantin (5).» «L'art néo-grec importé en Italie pendant les six premiers siècles et cultivé à Ravenne par les Goths d'abord et ensuite par les empereurs d'Orient..... (6)» «L'idée que l'art goth, l'art des Goths, à Ravenne, est de source byzantine.....

(1) *Leçons*; t. I, p. 159.

(2) Sur le goût des Barbares, voir BARON DE BAYE : *Les oiseaux employés dans l'ornementation à l'époque des invasions barbares*, dans *Antiquaires de France*, 1899, *Mémoires*; pp. 33 et suivantes.

(3) *Leçons*; t. I, p. 493.

(4) LÉON GAUTIER : *La Chevalerie*, 3^e édition; pp. 177 et suivantes.

(5) *Leçons*; t. I, p. 361.

(6) *Leçons*; t. I, p. 389.

est aujourd'hui admise universellement (1).» On considère, en effet, comme byzantin l'art de Ravenne; mais Courajod se faisait de singulières illusions quand il pensait que l'érudition associait les Goths à cette éclosion de la civilisation ravennate. Il était à peu près seul à prêter à ces nomades un rôle si fort au-dessus de leurs forces. Ni M. Diehl dans son livre sur Ravenne, ni M. Bayet dans le chapitre où il résume *les Influences byzantines en Occident* (2), ni M. Bertaux dans les pages où il traite des «questions byzantines» (3), en un mot, aucun des auteurs que j'ai pu consulter pendant la rapide préparation des présentes notes, ne fait allusion à cette propagation de l'art byzantin par les Wisigoths.

Pour donner une idée du degré de culture où avaient atteint les Goths, Courajod a fait état des éloges à eux adressés par Jornandès, suivant lequel ils étaient presque semblables aux Grecs. On mesurera la créance que méritent ces flatteries quand on saura que le même Jornandès attribuait aux Amazones gothes la construction du temple d'Éphèse (4). Ce n'est pas dans ses œuvres que l'on apprendra de façon sûre si les Goths étaient policés; mieux vaut lire le chapitre où Fustel de Coulanges raconte *Comment les Visigoths sont entrés en Gaule* (5) : rien ne donne moins l'impression d'un peuple en état de créer une école d'art.

Il est, d'ailleurs, une raison d'ordre psychologique qui aurait dû attirer l'attention de Courajod, puisqu'il attachait tant d'importance, dans l'histoire de l'art, à la psychologie des races. La race wisigothique n'était pas faite pour exercer des influences, mais pour les subir. Les historiens du droit (6) et les historiens de la littérature (7) s'accordent à représenter ce peuple comme un peuple passif, dont les mœurs et les légendes fondirent, comme neige au soleil, sous l'action de la civilisation classique. Et l'on veut que cette poignée de soudards, perdus dans l'Empire, lui aient apporté un art, un art qu'ils n'avaient pas l'occasion de cultiver et qui n'était pas le leur! On veut qu'ils aient doté de la culture byzantine ce port de Classis, où, suivant M. Diehl, «on parlait le grec autant et plus que le latin (8)»! L'erreur est évidente, et il serait inutile de la réfuter plus longuement.

(1) *Leçons*; t. I, p. 361.

(2) *L'art byzantin*; p. 291.

(3) *L'art dans l'Italie méridionale*; pp. 57 et suivantes.

(4) *De rebus geticis*, édition Panckoucke; p. 240.

(5) *L'invasion germanique*; pp. 401 et suivantes.

(6) EUGÈNE DE ROZIÈRE : Introduction aux *Formules visigothiques inédites*; p. 1.

(7) GASTON PARIS : *La Poésie au moyen âge*; p. 73.

(8) *Ravenne*; édition de 1886; p. 8. — Dans l'édition de 1903, p. 12, M. Diehl a un peu atténué son opinion au sujet de Classis, où, dit-il, «l'on parlait grec autant que latin».

*
* *

On a vu que Courajod fait fond sur les sarcophages du Sud-Ouest pour démontrer l'intervention des Goths dans la diffusion de l'ornementation byzantine de Ravenne. Ici encore, il a été emporté par son élan loin des limites de la vérité.

Il place le foyer de l'art goth en Aquitaine ⁽¹⁾ ou en Languedoc ⁽²⁾. Comme c'est principalement à Bordeaux que se trouvent les sarcophages dits du Sud-Ouest, c'est bien de l'Aquitaine qu'il s'agit. Or, les sarcophages en question sont d'une époque avancée, vi^e ou vii^e siècle, et les Goths ont été chassés de Bordeaux après la bataille de Vouillé, en 507. Le dernier historien de Bordeaux, M. Camille Jullian, écrit : « Les Wisigoths disparurent de notre pays sans y avoir laissé aucune trace durable ⁽³⁾. »

Ils ne laissèrent même pas de sépultures dans la région bordelaise, ou à peine, si l'on en juge par les stations wisigothiques qui sont marquées sur la carte de M. Barrière-Flavy : « Royaume des Wisigoths en Gaule ⁽⁴⁾ ».

Il suffit, au surplus, de rapprocher des sarcophages ravennates les sarcophages de type très spécial ⁽⁵⁾ du sud-ouest de la France, pour se convaincre de l'impossibilité de rattacher ceux-ci à ceux-là. Ce sont deux familles distinctes, sans rapports de parenté : forme d'ensemble, décor, tout y est différent.

Les motifs que Courajod prétend être byzantins sur les tombeaux d'Aquitaine se retrouvent presque tous dans les mosaïques gallo-romaines. Un seul ornement de nos sarcophages paraît franchement oriental : c'est la représentation de rideaux suspendus à une tringle et noués à mi-hauteur. Cet ornement fut sans doute porté chez nous par des ivoires.

Non seulement le choix des motifs, mais encore la façon dont ils sont rendus rappelle les mosaïques. Sur les sarcophages, le modelé est très imparfait et la coloration est remplacée par la multiplicité des lignes. Telle imbrication gravée sur un de ces tombeaux et où les écailles sont ornées de deux traits ressemble de façon frappante aux ouvrages des mosaïstes.

Au surplus, ce n'est pas seulement par les sarcophages que l'art de nos pays s'écarte de l'art byzantin. Si nous étudions les chapiteaux, nous sommes frappés de l'affinité entre Constantinople et Venise ou Ravenne; tous ces chapiteaux constituent un groupe homogène, tandis que, dans nos provinces françaises, la corbeille a un autre galbe et une autre décoration.

(1) *Leçons*; t. I, p. 429.

(2) *Leçons*; t. I, p. 427.

(3) *Histoire de Bordeaux*; p. 76.

(4) *Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, après la p. 32.

(5) Ce type a été décrit par LE BLANT : *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, Introduction; pp. XI et XII.

*
* *

Quel que fût l'effort de Courajod pour faire rendre aux textes sur les constructeurs goths tout ce qu'ils pouvaient donner, ces textes, en définitive, ne signifient pas grand chose.

L'un est la lettre où l'évêque Synésius, en 405, se plaint que les Barbares envahissent peu à peu la société romaine. J'en emprunte à Courajod le passage essentiel, celui où les Goths sont nommément visés :

« Il n'y a pas une seule de nos familles où quelque Goth ne soit homme de service ! Dans nos villes, le maçon, le porteur d'eau, le portefaix sont des Goths ⁽¹⁾. »

Il y a eu un temps où maçon et architecte étaient, dans quelque mesure, une même chose, où les tailleurs de pierre devenaient maîtres d'œuvre. Cette assimilation est inexacte au début du v^e siècle : chez les Gallo-Romains les chantiers sont autrement organisés ; le maçon y est un ouvrier, presque un manœuvre. Les quelques lignes qui viennent d'être citées suffiraient à le prouver : les Goths y figurent à titre d'hommes de peine, portefaix, porteurs d'eau, maçons. Et il faut être singulièrement prévenu pour conclure, comme l'a fait Courajod dans la même page : « Vous voyez dans quelles grandes proportions l'élément germanique s'était glissé en Gaule. Il y devient l'élément prépondérant, le principe directeur ⁽²⁾. »

Fortunat ayant félicité le duc Launebolde d'avoir, lui barbare, élevé à Toulouse une basilique, Courajod retient le fait à l'actif des constructeurs goths ⁽³⁾. Mais nous ignorons la nationalité de Launebolde, nous ignorons plus encore quels ouvriers il employa et quelles traditions suivaient ces ouvriers ; il faut résoudre par des hypothèses ces questions préalables pour rattacher la basilique dont il s'agit à l'art goth. Mieux vaut reconnaître que le texte de Fortunat est sans portée dans le débat.

On en peut dire autant de cet autre texte où est racontée l'édification d'une église de Rouen, construite au vi^e siècle « manu gothica » ⁽⁴⁾. Outre que ce témoignage est sujet à caution parce qu'il est de beaucoup postérieur aux faits — Quicherat le date du ix^e siècle ⁽⁵⁾ et les Bollandistes, du x^e ⁽⁶⁾ — Courajod se méprend quand, au sujet du mot *gothica*, il prétend qu'ici « il faut le prendre nécessairement dans le sens littéral » ⁽⁷⁾.

Il est, au contraire, établi que les vocables ethniques ont, pendant le

(1) *Leçons*; t. I, p. 164.

(2) *Leçons*; t. I, pp. 164-165.

(3) *Leçons*; t. I, p. 427.

(4) *Leçons*; t. I, pp. 429-430.

(5) *Mélanges d'archéologie et d'histoire : Moyen âge*; p. 155.

(6) *Acta Sanctorum*; août, IV, p. 795 B-C.

(7) *Leçons*; t. I, p. 430.

moyen âge, une acception vague : *sarrasin* était employé à tort et à travers pour désigner « tous les peuples, n'importe de quel lieu et de quel temps, qui n'étaient pas chrétiens ⁽¹⁾. » *Gothique* eut un sort analogue; au dire de M. Rosières, qui a fait de ce problème une étude spéciale ⁽²⁾, « dans l'imagination populaire, les Goths, premiers envahisseurs de l'Empire, ont laissé leur nom à toutes les bandes envahissantes venues derrière eux ⁽³⁾. » Dans une addition au Glossaire de Ducange, Carpentier dit que les *Goti* sont les habitants de la région appelée *Gothia* à cause des Goths qui l'ont envahie et il estime que ce mot a été aussi appliqué aux Normands. Mgr Donais voit dans les *Goti* que mentionne une charte de l'an 1000 environ, des Espagnols ⁽⁴⁾, et l'abbé Breuils inclinait à penser que les *Goti* étaient des *gitanos* ⁽⁵⁾.

Étant donné l'impossibilité où nous sommes de préciser si les ouvriers dont parle le chroniqueur du ix^e siècle étaient de nationalité gothe, nous devons écarter ce texte comme les précédents.

*
* *

Quant à l'opinion qui attribue à l'influence des Goths la substitution du moyen appareil au petit appareil, c'est encore imagination pure. Rien n'est moins fondé que de partager les maçonneries en deux groupes : maçonneries byzantines, à joints vifs; maçonneries romaines, à bain de mortier. Romains et Byzantins ont fait des unes et des autres. Dans l'*Histoire de l'Architecture* de M. Choisy, sous le titre *Les méthodes de construction romaine : la construction appareillée*, on lit : « De même que chez les Étrusques et chez les Grecs, il est de règle d'employer la pierre d'appareil à joints vifs sans interposition d'aucun mortier... Le mortier, lorsque par exception il existe entre les pierres de taille, ne se trouve que dans les monuments de Syrie et d'Afrique ⁽⁶⁾ », c'est-à-dire précisément dans des régions soumises à l'art byzantin ⁽⁷⁾.

Et puis, nul ne sait comment les Wisigoths construisaient. Tout porte à croire que, du jour où ces barbares, fixés dans nos pays, prêtèrent aux architectes le concours de leurs bras robustes, ils suivirent les usages des chantiers gallo-romains dans lesquels ils entraient. « Les Goths », enseigne

(1) QUICHERAT : *Mélanges d'archéologie et d'histoire : Antiquité*; p. 438.

(2) Dans la *Revue Archéologique* de 1892.

(3) *L'évolution de l'architecture en France*; p. 33, note 2.

(4) *Cartulaire de Saint-Sernin*, Introduction; p. LXXXV, note 3.

(5) *Saint Austinde*; p. 131, note 3.

(6) CHOISY : *Histoire de l'Architecture*; t. I, p. 514.

(7) Corroyer a écrit sur l'influence de la Syrie dans la construction de l'église Saint-Front à Périgueux quelques lignes, où il oppose à l'appareil romain l'appareil syrien et celui de Saint-Front (*L'architecture romane*; p. 261). Or, on vient de voir dans la citation de M. Choisy que la Syrie se distingue précisément des provinces occidentales de l'Empire par l'emploi du mortier dans les constructions en pierre de taille.

Quicherat, «n'ont rien bâti dans un système d'architecture qui leur fût propre (1).»

Ainsi donc, à quelque point de vue qu'on l'examine, la thèse de Courajod sur les influences des Goths se trouve entachée d'inexactitude. Elle doit être rejetée sans hésitation.

*
* *

Mais si les Goths ne nous ont pas apporté les formules de l'art de bâtir usitées en Orient, ces formules ont pu nous venir par d'autres voies, et certaines nous sont arrivées en effet. Tout le monde en convient; tout le monde aujourd'hui est, peu ou prou, byzantiniste. Je crains que certains ne le soient trop, beaucoup trop. Courajod était du nombre: il se méprenait non seulement sur la façon dont les influences orientales ont atteint nos pays, mais encore sur la quantité que nous en avons reçue.

Il a cru pouvoir faire dériver la tour-lanterne plantée sur les églises pré-romanes françaises de la coupole ajourée des églises byzantines. L'opposition est profonde cependant entre la coupole, basse et pesamment maçonnée, d'une part, et, de l'autre, la tour-lanterne que textes et dessins nous apprennent avoir été une charpente aérienne et légère. Que l'on rapproche la coupole de Sainte-Sophie et la tour-lanterne de Saint-Riquier (2), et on sera fixé sur les prétendus rapports qui uniraient celle-ci à celle-là.

On oublie un peu trop aussi que des formules ont bien pu, à l'origine, être importées d'Occident en Orient et ensuite, à la faveur de circonstances propices, revenir d'Orient en Occident. Courajod semble avoir perdu de vue que, si le Christianisme est né en Judée, il s'est, de très bonne heure, installé à Rome. Ce n'est pas là un fait négligeable: partie des germes éclos dans les pays d'hellénisme étaient de provenance romaine.

Voici, par exemple, les églises dont le chevet est formé de trois absides disposés en trèfle. On peut croire avec Courajod que ce plan a été répandu dans nos contrées par le courant byzantin, au moment de la Renaissance carolingienne. L'opinion est soutenable; mais il n'en est pas moins vrai que les premières églises de cette forme paraissent être ces anciens oratoires romains dans lesquels l'abbé Martigny voyait «l'anneau qui relie immédiatement l'architecture en plein air à l'architecture souterraine (3)», aux Catacombes.

(1) *Mélanges : Moyen âge*; p. 85.

(2) La vue de Saint-Riquier a été reproduite plusieurs fois, notamment dans le *Manuel d'Archéologie* de M. Enlart, t. I, p. 173.

(3) *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, au mot *Basilique*, III.

*
* *

Si l'opinion de Courajod touchant le rôle des Goths est abandonnée, le fond de sa théorie sur la prédominance de l'élément gréco-oriental dans la genèse de l'art médiéval reprend faveur. Les ouvrages de M. Strzygowski sont le développement et la démonstration de cette idée, soutenue par Courajod dès 1890, «qu'il faut chercher dans la Grèce byzantine ou dans l'Asie hellénisée (1)» l'une des aïeules de l'art chrétien. Strzygowski, c'est un Courajod plus intransigeant, et plus orientaliste aussi, puisqu'il tend par moments à faire la part plus large à l'Asie, spécialement à l'Asie Mineure, au détriment de Byzance.

Cette accentuation provient-elle de ce que les provinces de l'Asie Mineure sont plus connues à la suite d'expéditions récentes? Faut-il en conclure que la doctrine archéologique deviendra de plus en plus orientaliste, à mesure que l'Orient sera plus fouillé? Rien n'est moins certain. M. Strzygowski a pris position de longue date, en 1892 (2), et son interprétation des découvertes effectuées depuis n'est pas sans inspirer de véhémentes défiances. Il lui arrive de faire entrer de force dans son système des observations qui n'y trouvaient pas naturellement leur place. Dans cette comparaison entre l'Orient et l'Occident, il a laissé échapper des erreurs graves, et sur l'un et sur l'autre terme. Les hypothèses chronologiques, qui sont la base de toute la théorie, sont bien fragiles : telle église, Utchayak, qu'il attribue à une période très reculée, est ramenée par M. Diehl en plein moyen âge byzantin. En Occident, en Calabre, il donne *la Roccelleta* comme une œuvre orientale des iv^e-vi^e siècles; or, M. Diehl déclare que cette église ne ressemble à aucun édifice d'Orient, et M. Bertaux en fait honneur à la fin du xii^e siècle (3).

Ce sont là des inadvertances bien fâcheuses, moins en elles-mêmes que comme symptômes et parce qu'elles nous autorisent à nous demander si ces belles théories, qui auraient exigé tant de précision dans la recherche, tant de prudence et de rigueur dans le raisonnement, ne sont pas surtout des vues subjectives et des conjectures sans consistance.

Pour tout dire, il manque un livre dont l'auteur se préoccuperait d'exposer moins ses idées personnelles que les faits. Ce serait rendre à l'archéologie un signalé service que de publier en un *Corpus*, avec un commentaire réduit au minimum, le plus grand nombre possible de documents écrits ou graphiques, qui permettraient aux érudits de se faire une opinion sur ces problèmes troublants.

(1) *Leçons*; t. I, p. 20.

(2) Voir SALOMON REINACH, dans la *Revue archéologique*, 1903; p. 323.

(3) Sur tous ces points, voir le chapitre précité de Diehl, *Études byzantines*.